

su vida, una bibliografía de sus obras inéditas y de las editadas, éstas ordenadas cronológicamente y por último reúne la bibliografía sobre Abbadie, no excesivamente abundante y que ahora podrá ser completada con los trabajos realizados con ocasión del Congreso. Con los materiales existentes se debería escribir una amplia monografía. La acertada selección de textos da cuenta, una vez más, de la variedad y riqueza de las preocupaciones científicas del personaje, su curiosidad y afán de conocimiento, su meticulosidad y su compromiso e interés por su tierra vasca y por el euskara. En constante movimiento y viajando frecuentemente, es en el País Vasco donde hunde sus raíces y donde este hijo de vasco e irlandesa, que nació y pasó su infancia en Irlanda, que vivió en su juventud en Toulouse y París, recorriendo luego, infatigable, tantos caminos, encuentra su lugar de amarre y punto de referencia.

El tomo nº 3 no recoge ninguna obra de Antoine d'Abbadie puesto que se trata de un compendio de 400 composiciones presentadas a los Juegos Florales (se ha optado por la denominación *koplarien guduak*) desde su inicio hasta el año de la muerte de Antoine. Dejando aparte los méritos o deméritos literarios, que de todo hay, de todas estas obras, lo más destacable es que conforman un material interesantísimo desde el punto de vista sociohistórico. El problema de la emigración a América, la dureza de la vida campesina, el servicio militar obligatorio, los prejuicios sociales de género, y, después de la Segunda Guerra Carlista, la eclosión del sentimiento foralista, la preocupación dramática por el proceso de desaparición del euskara, son sólo una parte de los temas a través de los cuales tenemos una vía inestimable de aproximación al País Vasco de la segunda mitad del siglo XIX. Completan el tomo 3º algunas referencias sobre los autores de las composiciones poéticas y 77 transcripciones musicales a cargo de Patxi Intxaurrendieta, que nos permiten recomponer con más fidelidad lo que debieron de ser las celebraciones de estos Juegos en las plazas de los pueblos.

En resumen: las obras aquí reseñadas suponen una profundización en el conocimiento del ambiente cultural del País Vasco en el siglo XIX llevada a cabo tomando como hilo conductor a una persona que fue clave para su desarrollo y que tuvo el acierto y la capacidad de aglutinar y relacionar a los estudiosos de ambos lados de la frontera pero que trascendió, por su afán de conocimiento y la gran diversidad de sus preocupaciones científicas, los límites de su pequeño país.

Lola Valverde Lamfus



ARREGI AZPEITIA, Gurutzi

Origen y significado de las ermitas de Bizkaia

Bilbao : Instituto Labayru, 1999. – 454 p. : il. ; 24 cm. –
(Estudios de etnología y etnografía ; 3). – ISBN: 84-89816-88-3

Comment s'organise concrètement un pays? Qu'est ce que vivre ensemble et qu'est ce que cela implique comme type de responsabilité? Comment s'organise notre dialogue avec

l'au-delà, comment se met en forme notre imaginaire et comment débouche-t-il dans notre quotidien? Comment tout cela interagit et se façonne au cours des temps? Pour chercher des éléments de réponse, on se tourne en principe vers "l'historien conventionnel", le professionnel de l'exploration de l'archive, de la trace et donc le déchiffreur de la *mémoire*, de l'identité. On le consacre ainsi dans son rôle *d'autorité* en oubliant trop souvent qu'il n'est que l'homme d'une discipline (*non définie* et aux mille *méthodes*) si ce n'est d'une simple idéologie. Mais il y a plus contraignant encore: jusqu'à quel point faut-il sacraliser l'archive et le vestige? Que dirait-on d'une biologie qui confierait le soin d'expliquer le vivant aux seuls paléontologistes?

A côté de l'historien il y a l'ethnologue. Ce dernier voit non pas *le temps* présent mais le déploiement d'une dynamique qui est fondamentalement Histoire ou Evolution (c'est-à-dire *devenir*). Il dresse d'abord le bilan des *états* présents de la société et nous livre ainsi des interactions qui signifient le vivant *en acte*. Il précise l'ici et le maintenant, le commun et le rare voire l'incongru. Il nous révèle un quotidien qui est tissé de gestes et de décisions, d'innovations et d'archaïsmes, de banalités et de particularismes si ce n'est de dialectes les plus irrationnels. Il voit des certitudes du moment, l'ancrage des habitudes et le vent qui emporte les modes. Il met à nu des réseaux d'interactions qui constituent autant de cohérences (nos vies ne sont pas nécessairement de simples juxtapositions de façons de faire dictées par un individualisme frileux); il démasque repères et valeurs sur lesquels nous amarrons pour un temps nos frêles embarcations, à partir desquels nous canalisons nos balbutiements. L'ethnologue est *un témoin privilégié* de ces *tendances* inscrites dans notre histoire, comme le dit J-M de Barandiaran. C'est la pâte grouillante de vie que ce chercheur tente de dire à travers méthodes et concepts. Au cours de son périple, non seulement il démasque des *mécanismes* présidant au fonctionnement des sociétés historiques, mais en faisant des coupes en profondeur dans ce flux de vie (à l'aide d'archives, de vestiges) il tente d'y mettre un ordre, celui de l'engendrement et donc de la diversification; autrement dit, il dessine des *trajectoires historiques*, comme le fait l'historien.

L'ethnologue est un chercheur qui se donne les moyens de parler du vivant en tant que dynamique, devenir, système interactif qui se déploie. Ce chercheur tente d'établir, dans *la durée*, des continuités, des correspondances entre différents états d'un système donné. Il nous révèle alors, sur la plus ou moins *longue période*, la marche qui nous a conduit là où nous sommes et la façon dont nous y sommes. Autrement dit, il parle de la signification de *l'aventure humaine*. Il dit la valeur de cette durée en ne la segmentant pas dans les calendriers, en ne la perdant pas dans le contingent, en ne la brisant pas dans le sans fin des événements, en ne rendant pas un culte exagéré à la pure chronologie et à la typologie (ce qui ne sert guère qu'à manipuler des objets morts et donc à parler à leur place). A travers ses descriptions, ce chercheur restera fidèle à Goethe pour qui la *morphologie* doit dire la formation et la transformation des situations que nous décidons de retenir dans notre quête.

A la différence de "l'historien classique", l'ethnologue propose des lectures fondées sur la seule observation articulée sur une *méthode*; ces lectures ont pour exigence l'adéquation au vécu. Il s'expose ainsi à être contredit par n'importe quel autre observateur. Y compris le moins diplômé. Certes, en ne pouvant "dater tout ce qu'il voit", il peut tomber facilement dans le piège de l'anachronisme. Il peut sombrer, lui aussi, dans la facilité et transformer sa quête en compilation d'événements ou d'objets, en récits biographiques toujours contestés car le vivant ne se laisse pas saisir par des découpages à l'emporte-pièce. Bref, il peut lui aussi nourrir le sans fin du chaos encyclopédique; ce sont là des travers de toute discipline.

Ce long préambule est destiné à dire comment j'ai reçu et interprété le beau travail de G. Arregi. Une véritable oeuvre d'ethnologue qui restera, je n'en doute pas, dans nos études basques. C'est un travail qui se situe dans la droite ligne de la pensée de notre maître, J-M

de Barandiaran. Je ne présente pas ici l'auteur. Tout le monde la connaît. Avec Ander Manterola c'est la cheville ouvrière des groupes Etniker et de l'Institut Labayru de Bilbao; ils organisent nos recherches à travers les sept provinces, elles conduisent à la réalisation de L'Atlas ethnographique de Vasconie, un projet cher à J-M de Barandiaran. Elle est co-éditrice de l'Anuario de Eusko-Folklore. L'ouvrage qu'elle publie est le fruit de 15 ans de recherches menées en Biscaye, sur le terrain, dans les archives, le tout s'appuyant sur une très complète bibliographie. Il fut précédé de plusieurs articles, de revues et de trois forts volumes consacrés au recensement et à la description des ermitas de cette province; ce travail en lui-même est un modèle du genre et une oeuvre unique.

Le coeur de son livre se situe à la fois dans l'analyse et dans la description la plus fidèle, la plus concrète:

- des modalités de gestion des ressources communes (de l'écosystème et du terrain) dans la montagne biscayenne, des diverses prestations via l'*auzolan*,

- des modalités de fonctionnement de la société des voisins (*auzo*) avec son habitat dispersé (en quartiers), ses vieilles maisons souvent possessives et historiquement habilitées à décerner seules le "droit de voisinage",

- des modalités et règlements présidant à l'action la plus quotidienne, à travers l'instance responsable par excellence, la *Kofradi*,

- d'un système démocratique où la liberté est fondamentalement la responsabilité reconnue et partagée,

- des relations avec un imaginaire pétri de religion chrétienne à travers ces sanctuaires qui sont des lieux forts, qui articulent: la vie sociale (à travers *baztarra* ou le *biltzar*), la gestion la plus ordinaire et la plus concrète du bien commun ainsi que la célébration y compris la plus festive (*romeria*). En même temps, l'ermita structure les entités géographiques du monde des *auzo*, à travers ce qu'elle signifie d'identité, de patrimoine commun car c'est l'endroit où "de tout temps" nos ancêtres décidaient (l'ermita est *le lieu de mémoire par excellence*) et enfin, de protection par le saint local,

- autre aspect, qui n'est pas le moindre à mes yeux, on voit très clairement à travers ces ermitas des lieux où se nourrit l'imaginaire de ce clergé féminin que constituent les *Serora*. C'est ainsi que ces sanctuaires furent peut-être (?) des lieux privilégiés pour des expériences spirituelles... si ce n'est pour toute sorte d'expériences "non orthodoxes", à en juger par le zèle que mettra Rome à les combattre,

- enfin, dernier point que j'aimerais souligner, c'est l'analyse très fine que fait l'auteur sur ces types de sanctuaires qui vont du grand lieu de pèlerinage au plus modeste édifice, sorte de simple étape sur nos chemins. A lire les témoignages qu'elle recueille il me paraît tout à fait évident que nous sommes de très vieux chrétiens: il y a fort à parier que nos *églises paroissiales* sont les filles de ces ermitas, de la même manière que nos *mairies* remplacent et amplifient le sens et le rôle des *Kofradias*. Non, notre pays n'est pas sorti de terre aux XVI^e-XVII^e siècles; ce n'est pas le féodalisme qui l'a mis en forme, encore moins l'esprit des encyclopédistes, même si leur rôle ne fut pas négligeable. Il y a encore dans ce pays, loin du bruit et des agitations, hors du champ de la sociologie et de ses modes, très loin des bibliothèques et des centres d'archives, un socle très ancien qui sous-tend notre réalité contemporaine. C'est cette souche obscure, cette mémoire vive, que visite G. Arregi. Elle le fait de main de maître. Chaque fois que cela est possible, les aspects proprement historiques sont évoqués, de sorte que la pénétration des racines, le flux de l'organisation (la durée), se déploient sous nos yeux.

Son oeuvre se lit comme un véritable roman, celui de notre aventure commune: car les structures et les modalités qu'elle démasque en Biscaye nous en retrouvons des échos par exemple en Iparralde d'avant la Révolution française, époque où nous étions plutôt libres car à l'évidence responsables.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce travail tant il est riche. Cette étude sur les ermitas de Biscaye devrait servir d'exemple à bien des chercheurs des autres provinces car il illumine les relations complexes et historiques entre: gestion commune du bien commun - habitat (*auzo* et *anteiglesia*) - institution de type démocratique (*kofradia*) - intégration de l'imaginaire et du quotidien - célébrations de divers types - sens du sacré - officialisation de la charge et de la responsabilité. On le voit, ce travail parle de l'homme et de l'homme debout, acteur de sa vie. Il parle de cette façon que nous avons eu de construire notre pays, de vivre ensemble. Cette oeuvre est installée au coeur de notre basquitude non pas vécue comme un enfermement mais comme une expérience humaine.

On voit venir les questions que soulève cette recherche. Et parmi ces dernières: de quand date ce système démocratique (alors que nos voisins vivent sous un féodalisme souvent opaque); comment s'est-il mis en place? Cette société de voisins est-elle une simple construction post-moyenâgeuse, succédant à la guerre des bandes? L'archive pourra-t-elle répondre? La Biscaye historique est loin de nous fournir l'image sereine d'une société où le bien commun est géré démocratiquement. Cependant les juristes soulignent la gestion "ancienne" de la province à travers le système de l'*anteiglesia* (reconnue par le vieux Fuero) et de la *kofradi*, rejoignant par là la dynamique mise à nue par G. Arregi dans son travail. De tels systèmes de vie ne peuvent apparaître en un jour. Le problème reste entier de ce point de vue.

Mais ce que révèle cette oeuvre, ce sont avant tout les tendances et les courants qui modelèrent ce pays et dont nous sommes en un certain sens les héritiers. C'est peut-être pour cela que je me sens concerné par ce travail; il fait plus que me distraire. Je ne doute pas que bien des lecteurs partagent mon sentiment.

Michel Duvert



AZANZA LOPEZ, José Javier
Arquitectura religiosa del Barroco en Navarra
 Pamplona : Gobierno de Navarra, 1998. – 569 p. : il. col. ;
 29 cm. – (Serie Arte ; 29). – ISBN: 84-235-1699-7

El interés renovado que desde hace unos años vienen suscitando las artes del Barroco tiene en Navarra un nombre propio, el de la profesora Concepción García Gaínza y una fecha de arranque, 1980, año de la publicación del primer volumen del Catálogo monumen-